

COUP DE MAIN CHAMPÊTRE

(Country caper)

par ROBERT SHECKLEY

Ces temps-ci, l'interpénétration est de règle! Après Robert Bloch (dont vous avez pu lire le mois dernier « Dingue de tombe ! »), voici un autre auteur de « Fiction » qui fait ses débuts dans « Mystère-Magazine » (I). Robert Sheckley s'est imposé ces dernières années comme le maître de la science-fiction satirique, et ses histoires à l'humour si particulier enchantent ses nombreux admirateurs. Il nous donne aujourd'hui une histoire noire, mais ce noir lui-même n'est pas dépourvu d'une certaine qualité d'humour. D'humour noir, bien entendu !

Cela s'appelait « Chez Scotty », et ressemblait à des millions d'autres restoroutes — une de ces voitures - wagons anonymes, en aluminium, placée au centre d'un demi-cercle de gravier au bord d'une route. Il n'avait pas l'air pire que ceux que Madden avait dépassés tout le long du jour, et il n'y aurait sûrement pas mieux plus loin. C'était le crépuscule, l'heure du dîner ; Madden freina et vint se ranger près d'un camion Diesel, unique en son genre.

Du restoroute émanait l'odeur habituelle — café bouilli et vieille graisse, lessive montant du plancher recouvert de carreaux noirs. Le patron portait un tablier blanc sale et un bonnet blanc. Il rendait la monnaie à son seul client, le chauffeur du camion.

— « Eh bien, Scotty, vous voilà un sacré problème sur les bras, » déclarait le chauffeur en mâchonnant pensivement un cure-dents.

— « Je ne le sais que trop. Personne n'a besoin de me le dire, » rétorqua le patron. « Mais qu'est-ce que je vais faire? Hein, Nick, à ma place, qu'est-ce que vous feriez? »

Le chauffeur du camion glissa le cure-dents de l'autre côté de sa mâchoire.

— « Ça me dépasse, pour sûr. Tout ce que je peux vous conseiller, c'est de ne vous mêler de rien. »

— « Ouais, » répliqua Scotty sans enthousiasme. « Mais chaque fois que je pense à ce pauvre vieux mal en point... Oh, tant pis. »

— « Laissez donc ce vieux Blandford se débrouiller seul, » reprit Nick. « A la prochaine. »

— « Soyez prudent, Nick, » — Scotty se tourna vers Madden. « Et pour vous, qu'est-ce que ce sera, monsieur? »

— « Un hamburger spécial et de la purée de pois. »

Scotty hocha la tête et alluma le gaz sous le grill. C'était un homme taillé en force, et à coups de serpe, rougeaud de teint, frisant la trentaine, avec des cheveux noirs coupés court et des yeux bleus au regard direct. Madden qui était noiraud, malingre, et furtif de regard, se sentait mal à l'aise en présence d'hommes comme Scotty. Ils ne lui paraissaient pas tout à fait humains, ces francs types campagnards, ouverts, simples, qui accomplissaient à longueur d'année quelque tâche ingrate et mal payée, fastidieusement honnête, invinciblement ennuyeuse. Mais, en fait, Madden se sentait mal à l'aise presque avec tout le monde. C'était une conséquence naturelle du genre d'occupation de Madden.

Scotty plaça le hamburger sur le grill et le contempla d'un air pensif. Il déclara :

— « Il faut quand même que je fasse quelque chose. »

— « Quoi? » fit Madden.

Scotty cilla, embarrassé, puis frotta sa mâchoire carrée :

— « Seigneur ! Voilà que je pense tout haut maintenant ! Ce pauvre vieux Mr. Blandford me trotte par la tête, et je n'arrive pas à décider ce que je dois faire. »

Scotty lança un regard noir au hamburger qui grésillait

— « Ce pauvre vieux n'a ni parents ni amis, à part moi. Il pourrait mourir dans cette grande bâtisse lézardée sans une âme pour le réconforter. »

Madden étouffa un bâillement. Dans son genre de métier, il devait se déplacer fréquemment de ville en ville. Très rapidement, et souvent par des voies détournées. Il connaissait bien ces patrons de restoroutes isolés. Dès qu'on leur en laisse une chance, ils vous abasourdissent de discours détaillée par le menu sur leurs femmes, leurs en-faits, leurs copains de régiment, leurs animaux et leurs passe-temps favoris.

Mais ces histoires étaient parfois fort drôles, et lui avaient même procuré du travail. En outre, Madden n'avait pas de journal sur lui. Alors il dit :

— « Qu'est-ce qu'il a qui ne marche pas, ce vieux? »

Scotty retourna le hamburger

— « Ce Mr. Blandford, il habite une grande maison, un peu plus loin. Il y vit seul depuis dix — non, onze ans — depuis que Mrs. Blandford est morte. Il ne sort jamais. Il ne laisse entrer personne sauf moi quand je lui apporte l'épicerie. Il souffre tellement d'arthrite dans les deux mains que c'est à peine s'il peut soulever une poêle à frire. Et son cœur est fichu. La dernière fois que je lui ai livré sa commande d'épicerie, je l'ai trouvé en travers de l'escalier, haletant comme un poisson sorti de l'eau. »

— « Eh bien? Qu'est-ce qui ne tourne pas rond? »

— « Mais je viens de vous le dire ! Il a le cœur usé. Il risque une autre attaque d'un moment à l'autre. Il mourrait dans cette grande maison sans personne pour le soulager. »

— « Oh, » dit Madden désappointé.

Scotty lui servit le hamburger.

— « L'ennui, » reprit-il, « c'est que ce pauvre vieux fada fait tout pour s'attirer des catastrophes. Il est riche, mais ne dépense pratiquement plus un sou depuis la disparition de Mrs. Blandford. Il garde tout ça dans un vieux coffre-fort au grenier. »

— « Hmm-hmm » fit Madden

dont l'intérêt se réveillait subitement.

— « Ce n'est pas un secret. Tout le monde est au courant de cette histoire de coffre, » s'exclama Scotty avec colère. « Qui empêchera qu'un beau jour quelqu'un pénètre chez lui et emporte le magot? »

« C'est vrai, » murmura Madden.

« Un bonhomme âgé atteint d'arthritisme aux deux mains ne peut rien faire contre un intrus, » marmotta Scotty. « Et avec son cœur qui cloche, le choc le tuerait probablement. »

Madden acheva son dîner et paya.

« Alors, vous comprenez ? J'estime que je devrais m'en occuper, » poursuivit Scotty, ses yeux bleus très francs assombris. « Peut-être que je devrais prévenir la mairie qu'il n'a plus sa tête. »

« Laissez tomber, » conseilla Madden. « Vous croyez qu'il serait mieux dans un asile de vieillards? Personne n'est heureux sous clef, » ajouta-t-il avec conviction.

« P' têt'e ben que non. Et cela ne me concerne pas, je le sais

Mais, bon Dieu, je connais cet tondais sa pelouse. Sa femme faisait des gâteaux... »

« N'y pensez plus, » répliqua Madden. « Gardez la monnaie. »

« Oui, merci. Je devrais oublier cette histoire. Revenez me voir, » dit-il, comme Madden s'en allait.

Le couchant s'était voilé d'un rouge sombre et la route blanche prenait un air irréel dans le crépuscule. Madden alluma ses feux de position et roula vers l'ouest jusqu'à ce qu'il eût dépassé une vieille maison bâtie en retrait de la route. Il ralentit en examinant le terrain avec anxiété, puis il aperçut, presque caché sous les hautes herbes, un poteau indicateur délavé où était inscrit *Blandford*. Il reprit de la vitesse.

La nuit était tombée en vingt minutes. Madden alluma ses phares, fit un virage sur l'aile et

repartit dans la direction d'où il venait, en fredonnant tout bas. Il repassa devant la maison Blandford et s'en arrêta à cinquante mètres. Il jeta un coup d'oeil devant et derrière lui, mais ne vit aucune lumière de phares. Il éteignit vivement les siens et, montant sur le bas-côté, cacha sa voiture derrière un énorme panneau-réclame.

Jusqu'ici, tout marchait très bien. Il sortit de sa poche un revolver de 38, à canon court, vérifia le cran de sûreté et le rangea. Allumant une cigarette, il s'adossa au siège de sa voiture et contempla pensivement la haute demeure.

Il n'aimait pas la campagne, cette vaste région douteuse qui se séparait New York de , Chicago. Quelle espèce de gens pouvaient grandes routes et de bourgades enfumées? Aux yeux de Madden, ils paraissaient une race extraordinaire. Il les croyait capables de tout.

Mais les affaires sont les affaires. De la boîte à gants, il sortit une paire d'espadrilles qu'il enfila. Il tira un petit sac noir de dessous le siège et, après mûre réflexion, il sélectionna une petite lampe-torche, un morceau de fil de fer, un canif, une pince-monseigneur et une lime. Il répartit ces objets dans ses Poches et descendit de voiture.

Fils des villes, Madden parcourut les cinquante mètres qui le séparaient de la maison comme un chat de gouttière. Les branches et brindilles évoquaient les boîtes de conserves et d'ordures. Il les évitait automatiquement.

Dans la maison ne brûlait qu'une lampe jaunâtre au rez-de-chaussée. Madden tourna autour du bâtiment jusqu'à ce qu'il aperçût, du côté opposé, la lucarne du grenier. Un treillis garnissait le mur. Madden le secoua et conclut qu'il était solide. Il essuya ses mains en sueur et commença à grimper.

Le treillis se terminait au second étage, mais une conduite de fer allait jusqu'au toit. Elle semblait assez forte. Madden se reposa un instant, puis se hissa le long de la conduite jusqu'à la lucarne du grenier.

Elle était entrouverte, et la pièce était plongée dans une obscurité impénétrable. Madden tendit l'oreille, mais ne capta aucun bruit. Il rampa sur le rebord de la lucarne avec le doux froissement sec d'un serpent qui progresse sur un rocher, et s'accroupit sur le plancher, aux aguets.

Le silence était impressionnant,

et l'obscurité lui pesait sur les yeux lui emplissait la bouche. Il attendait que les formes sombres des meubles se détachent en noir sur le reste de la pénombre. Mais rien ne changea, et Madden connut enfin ce qu'était l'obscurité d'une nuit champêtre, sans lampadaires ni enseignes au néon.

Il tendit la main vers la droite, lentement. Il avançait les doigts à regret, car quelque côté irrationnel, ancestral, de l'esprit de Madden redoutait d'entrer en contact avec quelque chose de chaud, d'humide et de gluant. Au lieu de cela, il tâta la fraîche surface du coffre-fort.

Au même instant, il perçut un léger craquement dans l'escalier.

Il agrippa son revolver et reprit son guet, priant que cette obscurité anormale se dissipe. Impossible que la nuit soit aussi noire ! Il se demanda s'il était devenu aveugle. Et, pendant une fraction de seconde, il s'imagina qu'il était devenu aveugle, que la pièce était brillamment éclairée, que des paysans au visage dur debout le long du mur le regardaient ramper sur le plancher comme une larve. Cette pensée le traversa si vite que Madden ne se la rappela plus lorsque les marches grincèrent pour la seconde fois.

Noir comme l'enfer, se dit-il. Exactement comme l'enfer. Et les vieilles maisons craquent et gémissent toute la nuit.

Il n'y eut pas d'autre bruit. Il toucha de nouveau son revolver, pour se rassurer, et se faufila jusqu'au coffre. L'oreille pressée contre le métal froid, il commença à manoeuvrer la combinaison. Tout à coup il entendit une toux légère qui provenait de l'autre côté de la pièce.

Madden se retourna d'un bond, courbé, le revolver braqué.

Une voix dit : « Qu'est-ce que vous faites ici? »

Madden resta paralysé une seconde. Puis il se mit à réfléchir.

— « Qu'est-ce que vous voulez? » questionna la voix.

Maintenant, il comprenait. Le vieillard devait *habiter* dans ce grenier, près de son précieux coffre-fort !

— « Je sais qu'il y a quelqu'un ici ! » reprit la voix aigre, cassée.

Madden braqua son revolver, puis l'abaissa. D'abord il n'avait rien à viser. ensuite, ce n'était

pas un meurtrier. Il avait un talent dont il était fier, mais il n'avait aucun désir de s'aiguiller vers d'autres domaines. Il souhaitait encore moins se voir avec une condamnation pour meurtre suspendue au-dessus du crâne.

Une situation extrêmement désagréable, songea Madden qui regrettait follement de s'être engagé dans pareille aventure au sein du royaume plein de pièges de la campagne. Voilà ce qui ne serait jamais arrivé en ville, où il y avait toujours de la clarté même par les soirées les plus noires.

Mais pourquoi avait-il si peur ? Certainement pas à cause d'un vieillard arthritique qui avait le coeur malade !

Ce coeur, bien sûr, c'était la solution pour Madden.

« *Je suis là !* » hurla Madden de toute la force de ses poumons, allumant en même temps sa torche et balayant le grenier de son faisceau. « *Me voilà... ici, ici, ICI !* »

Le rayon de sa torche éclaira un lourd bureau à l'ancienne. Derrière le bureau, Madden aperçut le contour chauve d'un crâne d'homme.

Il y eut un éclair orange qui illumina brutalement la pièce et s'éteignit instantanément.

Madden ressentit un coup sourd à la poitrine. Il se demanda qui l'avait frappé. Sûrement pas *le* vieillard.

Il tenta de crier à nouveau, mais sa bouche était pleine de sang. Il n'y comprenait rien. Puis soudain il sut...

La lumière se fit. Un vieillard chauve, massif, dur de traits, se redressa avec un grognement et s'approcha de Madden pour lui tâter le pouls. Il hocha la tête, se dirigea vers le téléphone posé sur le bureau et forma un numéro.

Il expliqua brièvement ce qui s'était passé.

« *Oui... oui... C'est ça, par la lucarne du grenier. Une espèce de type à museau de renard. D'abord je ne voyais pas où il était. Puis il s'est mis à crier en brandissant une torche. Comment aurais-je pu le rater ?* »

Le vieil homme écouta, puis ajouta :

« *Bien sûr. Il a probablement garé sa voiture derrière le panneau-réclame. Dépêchez-vous de l'em-mener ailleurs. Hein ? Bien sûr, bien sûr. Vous aurez votre commission habituelle, Scotty.* »

Le vieux Mr. Blandford raccrocha. Il replaça son revolver silencieux dans le tiroir, puis il se mit, systématiquement, à faire les poches de Madden...

(Traduit Par Arlette Rosenblum.)

